Hortenzia Silvia Maria DOGARU
Professeure de français retraitée
ORADEA ROUMANIE

SOUVENIRS D'ENFANCE

C'était vers 1953… des temps troublés dans mon pays, surtout dans une petite ville de province où tout le monde se connaissait.
MON PERE, car il est toujours présent dans mes souvenirs, avait refusé l'honneur de devenir membre du PARTI COMMUNISTE ROUMAIN. D'autres, même si leur conscience était tachée se sont empressés d'y entrer... Ils vivaient bien, et ils contribuaient à la persécution de leurs semblables... En plus mon père n'a pas cédé son petit terrain à la coopérative agricole... Alors, certainement « l'étiquette » lui a été posée : « ENNEMI de la politique de L'ETAT COMMUNISTE ROUMAIN ». Mon père en a souffert; 10 ans de manque de droits... dont celui du travail... Ma mère (encore jeune et très belle) a pris du courage; elle est allée chez le secrétaire du PARTI.... ELLE lui a exposé notre situation : trois personnes sans revenu aucun....
-« Divorcez Camarade. lui a dit le secrétaire du PC.R. Et nous allons penser à VOUS... VOUS avez un enfant non ? »
-« Justement, enchaîna ma mère; mais ma fille a besoin d'une mère et d'un père; je ne pourrais pas le faire. »
-« Dans ce cas.... chère camarade il n'y a pas de solution… »
Et comme si cela n'eut pas été suffisant, mon père avait aussi à « expier » 2 ans de domicile forcé.
Ainsi toutes les responsabilités tombèrent sur les épaules de ma pauvre mère. ELLE ne se découragea pas. ELLE vendit les beaux tapis à motifs géométriques en laine, ses blouses roumaines en fil de soie brodées, le peu de bijoux quelle possédait... Puis, elle s'est rendu compte que cet argent ne suffirait pas- Elle s'est mise à travailler dans le jardin, à cultiver des légumes que mon père arrosait avec de l'eau de la rivière…
Un jour, voyant que mes copines mangeaient des œufs, j'ai dit à maman :
-« MAMAN, je voudrais manger un œuf si possible… »
-« Je regrette SILVIA, mais tous les œufs doivent être donnés à l'ÉTAT pour obtenir le ticket de pain… et de sucre. »
Dès ce moment-là ma mère a décidé d'élever plus de poules et aussi des canes pour nous procurer un peu de nourriture; plus encore, elle a pris la bêche et elle est allée à 3 kilomètres de la ville; là où nous avions un petit terrain.... Ses belles sœurs (paysannes) éclatèrent de rire en la voyant.... Elles dirent :
-« Te voilà la belle dame de la ville. Tu devras apprendre à bêcher… »
Des fois, je l'accompagnais et elle ne se sentait pas si seule… loin de la maison.
Une fois une grande mouche des bêtes a piqué ma mère (celle qui donnait l'anthrax)… Ma mère est tombée malade, mais elle fut vaillante ! Elle s'est battue avec la maladie qui avait tué pas mal de gens à la campagne.
Notre vie n'était pas facile et nous n'étions pas les seuls à en souffrir. Des gens ayant suivi les cours de SAINT-CYR fabriquaient des briques et ils étaient heureux de pouvoir le faire pour entretenir leurs familles...
Si mon père était banni, eh bien j'étais sa fille; et même à l'école cela comptait beaucoup.

J'attendais avec hâte et émotion le moment où on nous nouera la « cravate rouge de pionnier »... mais à la veille, L'INSTRUCTEUR PRINCIPAL DES PIONNIERS m'a dit :
-« Je le regrette mais TU N'AURAS PAS de cravate cette première fois, peut-être la fois prochaine ».... J'avais du chagrin même si cela était « un symbole communiste. »
Je sentais que je l'aurais mérité selon mes notes... et j'en voulais à tout le monde y compris à mon père.
Quelques jours plus tard j'ai eu une consolation; je faisais partie du dernier groupe d'enfants ayant reçu LA PREMIERE COMMUNION... Nous étions les derniers parce que notre prêtre (gréco catholique) fut arrêté et pour 17 ans, car il n'a pas voulu abjurer. Avant son départ (C'était un pressentiment ?) il nous a offert des livres, où il avait écrit quelques mots pour chacun de nous.
Un jour mon père me dit :
-« Je vais m'inscrire à la bibliothèque... Tu veux m'y accompagner ? »
-« Volontiers, » lui dis-je...
-« Que voudrais-tu lire ? » Me demanda la bibliothécaire.
-« Un livre de JULES VERNE » et ce fut « 20 Mille lieues sous les mers ».
J'allais dans le jardin, je mangeais quelques framboises et assise sur la balançoire accrochée au poirier je lisais... et tous mes ennuis s'effaçaient...
Le soir une fois arrivé, on fermait les volets en bois, la porte et je continuais ma lecture à la lueur d'une lampe à gaz.
Des fois on frappait à la porte... C'étaient les officiers de la police secrète. Ils prenaient mon père avec eux pour quelques heures, des jours ou des mois. D'autrefois, ils vérifiaient si mon père était là car il y avait encore des « partisans ennemis du peuple » dans les forêts de la montagne.
Un soir, on a encore entendu frapper à la porte…
-« Qui est-ce ? » demanda mon père
-Une voix de femme répondit : « c'est moi,-VIRAG » (FLEUR en hongrois)
-« Attendez un moment, je dois ouvrir... » lui répondit mon père. Une grande dame maigre aux cheveux blancs fit son entrée.
-« BONSOIR, nous salua-t-elle en hongrois... excusez-moi, je parle mal le roumain. »
-« Ce n'est rien dit ma mère, nous pourrons nous comprendre… »
Elle nous raconta tristement comment quelques personnes se sont entendues pour s'emparer de sa maisonnette.
-« Mon fils est décédé l'année passée; je vis seule avec mes chats et on veut me chasser de la maison de mes Parents... »
-« Que puis-je faire pour VOUS aider ? » Lui demanda MON PERE...
-« Une réclamation pour la présenter au tribunal, mais je ne peux pas VOUS PAYER » dit-elle.
-« Je ne demande rien, » fit mon père.
Le lendemain elle est revenue tôt dans l'après-midi, elle voulait aussi une demande pour s'inscrire à l'audience au siège du PARTI. ELLE m'offrit deux petits dictionnaires français-hongrois et hongrois-français. J'en étais heureuse !
Le 3-eme jour, elle est revenue et elle nous dit d'une voix honteuse :
-« Je vous prie de me rendre les petits dictionnaires ce sont les seuls souvenirs de la part de mon fils; mais attendez...
-J'ai un cadeau pour VOTRE FILLE ».
Et Madame Virag -ou Fleur- sortit de son sac en feuilles de mais... une petite boule noire qui avait des yeux jaunes étincelants…
-« Un petit chat, dis-je. MERCI, Madame Virag ! »

Dès ce moment il devint MON AMI. Il dormait sous le poê1e au chaud dans une petite boite en carton, où ma mère avait mis un foulard en laine. Il grandit vite, car mon père allait à la pêche et lui apportait chaque jour du poisson frais. MOUXI (je l'ai baptisé ainsi..) est devenu un grand et beau matou aux poils luisants.
Mon père lui a appris à sauter dans un cerceau… Après un tel exercice il était récompensé par un poisson.
Et j'ai voulu copier mon père en disant :
-« MOUXI, SAUTE ! »
Des fois, ii m'écoutait, d'autrefois il rusait. Il faisait semblant de sauter, levait la tête, se préparait pour l'exercice et vite il passait à côté... Quand il n'en avait pas envie il agitait nerveusement sa queue… Il ne miaulait pas, ne demandait rien....c'était un chat digne. Quand il avait envie de goûter quelque plat il hissait ses deux pattes de devant sur la chaise et nous regardait mais il n'a jamais volé quoi que ce soit. D'ailleurs en dehors des poissons (une ration quotidienne obligatoire)… il mangeait comme nous de la soupe, des carottes cuites, même de l'oignon... cuit.
Une idée me vint de prier mon père pour me « fabriquer » une ligne à pêche. Une branche de. notre noisetier du fond du jardin devint ma ligne. Elie avait du fil en nylon et un hameçon où je mettais des mouches ou bien des vers de terre.
J'étais heureuse de pouvoir contribuer au repas de MOUXI. Le matin de très bonne heure je sortais par la porte du jardin qui donnait juste sur la berge de la rivière de CRASNA. Je ne faisais pas de bruit, car les poissons ne l'aiment point et à un moment donné : Surprise ! MOUXI venait derrière moi... d'où le savait-il ?
-« Que fais-tu ici MOUXI ? » IL ne me répondit pas mais il se cacha dans le buisson du noisetier...
Quand j'ai attrapé le premier poisson de la journée, MOUXI bondit du buisson comme une flèche... il en avait envie, et plus de patience.
MOUXI arracha le tout; poisson filet hameçon. J'implorais en vain : « MOUXI ! MOUXI ! SORS ! ».Cette fois il miaulait d'une voix rauque et me dit : « MR MR ! » .mais il ne sortait pas.
J'ai eu beau insister, MOUXI ne voulait pas sortir…
Alors j'ai tapé du pied et j'ai crié d'un ton impératif : « MOUXI ! »
IL avait compris que c'est un danger où l'instinct l'a poussé mais il est sorti le poisson entre les dents…
IL me gronda encore de sa voix furieuse, mais j'ai pu, lui prendre le poisson, arracher l'hameçon...
Enfin ! Je pouvais respirer; mon cœur battit très fort en ces moments-là. Je lui donnais le poisson.
Mouxi laissa le poisson, et partit mécontent tout en secouant sa queue noire…
Le lendemain nous avons renoué l'amitié autour de quelques petits poissons.
Un matin j'ai aperçu MOUXI tout seul sur la berge assez basse à cet endroit. IL contemplait l'eau et regardait la foule de petits poissons. De temps en temps il tapait avec sa patte droite. Je ne sais pas s'il a jamais réussi à attraper quelque poisson tout seul…
Mais il faisait d'autres tours qui attiraient l'attention des voisins : il montait sur le loquet de la porte et y frappait de sa tête... Comme pour nous dire : -Laissez-moi entrer !...
D'autres fois, quand nous visitions les cousins de la périphérie, il montait sur la grande porte donnant sur la rue. Il nous y attendait...Il ne craignait rien, ni camions, ni charrettes…
Voyant combien il était vif, certaines voisines virent cela d'un mauvais œil... Elles croyaient aux superstitions liées à la « couleur noire » de mon chat MOUXI.
Un matin c'était encore pendant les vacances d'été, j'ai appelé MOUXI pour lui « servir » ses poissons...

Mais rien; MOUXI ne répondait pas. Mon père l'appela aussi, mais sans succès.
Plusieurs jours passèrent sans « nouvelles »de MOUXI.
J'étais triste. Mon père me rassura :- IL est allé faire la cour « aux jeunes filles du quartier » (chattes).
Deux semaines passèrent, puis encore deux...
ET de même deux mois. Aucune trace de mon cher MOUXI...
Mon père me voyant si triste voulut me rassurer : « -TU sais SILVIA, les chats reviennent à l'endroit qu'ils aiment et où ils se sentent aimés »...
Un jour, une voisine dit à mon père : « Monsieur Basile. Vous savez j'ai vu un matin votre voisine « La Grasse » (on l'a surnommée ainsi...). ELLE donnait un sac aux paysans du village qui lui apportent le lait. J'ai eu l'impression que quelque chose se débattait dedans. C'était peut-être votre chat noir...
Le village de PERICEI, connu pour son oignon rouge, se trouvait à 10 kilomètres de chez nous et-jusque-là il y avait une chaussée empruntée par les camions qui portaient le lait du village a la fabrique de fromages et gruyères. Je ne voyais pas comment MOUXI pouvait franchir ces obstacles et revenir chez nous.
Entre temps les vacances prirent fin et j'ai dû renoncer à la pêche…
L'institutrice m'ordonnait :-« SILVIA, finis ton dessin et aide les autres .Ils ne savent pas le faire ». J'en étais fière... Puis en classe de musique :-« Silvia, donne le ton pour que nous chantions »...
A la fin de l'année scolaire j'ai cru mériter le premier prix mais ce ne fut pas comme ça.
J'avais DEUX NOTES de 9 -en dessin et en musique; donc la fille du directeur, ma collègue eut le premier prix, moi le second.

Un après-midi, étant revenue de l'école, j'entendis un petit bruit comme un frappement à la porte. Mon cœur tressaillit ; et j'ai regardé par la vitre de la porte d'entrée. J'ai ouvert. Nous étions muets et surpris !
Un chat noir tout maigre était sur le seuil de la porte...
-« C'est MOUXI » dit mon père.... mais il ne ressemblait plus à celui que nous avions. Ses beaux yeux étaient presque éteints; on y lisait la souffrance, la faim subies.
Toute la famille prit soin de lui. Notre amour l'a sauvé. IL était de nouveau beau, agile.
L'hiver arriva. MOUXI reprit sa place sous le poêle, moi ma lecture...
Puis ce fut le printemps. Le jardin était beau : les griottiers en fleurs. Et Mouxi s'étendait parmi les parterres de fleurs et de légumes... Moi, je lisais sous le poirier…
Un samedi, pendant les vacances de printemps (on ne pouvait pas dire- de PAQUES, c'était interdit), j'avais attrapé beaucoup de poissons. Le premier servi était toujours MOUXI… et je l'ai appelé :- « MOUXI ! MOUXI ? » IL n'apparaissait pas. J'ai dit à mon père :
-« PAPA, MOUXI ne répond pas. L'a-t-on encore volé ? »
-« Attends, dit mon père; je vais regarder dans le jardin... C'est là-bas qu'il dort des fois… »
IL n'alla pas très loin. IL l'aperçut allongé par terre sous les griottiers fleuris. Mon père m'appela
-« Silvia ! Viens voir. » Et ce que j'ai vu m'a rempli de terreur : MOUXI se tordait de douleurs... mon père a voulu lui donner du lait mais il n'a pas pu le lui faire avaler. J'ai appelé ma mère :
-« MAMAN, viens vite MOUXI MOUXI a très mal. »
Ma mère est arrivée, l'a regardé et nous a dit : « Il est mourant ! On a dû l'empoisonner, ou mettre des aiguilles de couture dans quelque poisson. En effet une sorte d'écume sortait de son petit museau.
On n'a pas pu le sauver : tous nos efforts, le massage au ventre fait par mon père, furent vains... dans peu de temps MOUXI nous quitta ... J'ai pleuré amèrement... Je ne pouvais pas comprendre tant de méchanceté vis à vis d'un petit être sans défense...

Mon père l'enterra sous les griottiers, là où il l'avait trouvé .Je ne l'ai jamais oublié; et je me dis encore : si les bonnes bêtes peuvent devenir « DES ANGES », MOUXI l'est de même.....MOUXI m'a rendue heureuse pendant deux ans. Ce fut mon meilleur ami.
Une page d'amour !
Le lendemain matin nous vîmes passer comme d'habitude « LA GRASSE » -Elle allait vider son seau d'ordures.
-« Voilà la criminelle » dit ma mère. Et elle avait toujours raison, ma mère. Elle savait rapidement à qui on a affaire !...
-« Bonjour », lui dit mon père en roumain
-« JO NAPOT KIVANOK » (Je vous souhaite le bonjour) lui répondit-elle, en hongrois. De ce moment-là; je ne lui parlais plus, je la saluais tout court, quand je la rencontrais...
Nous n'avons jamais plus eu un chat ou un chien. Ce chagrin nous a tous marqués profondément.
Mais la vie continuait. Il y avait les cours, la lecture.
-« Lis ! SILVIA ! » m'encourageait mon père. « Mais TU DOIS faire un choix. Il te faut de la bonne lecture vraie , comme les romans de BALZAC, de DICKENS. Si tu lis n'importe quoi le verre va se remplir; il va déborder un beau jour ! »
Ma mère m'avait donné sa boite de couleurs aquarelles. El1e les avait trouvées dans une valise au grenier. Elle m'encouragea :
-« Dessine ! si tu aimes faire cela; cela t'aidera à oublier ton chagrin. » Je dessinais; je me figurais tant de contes aux princes, aux princesses, qui devenaient les personnages de mes dessins.
En classe je dessinais de même, des fois sur les dernières pages de mon cahier. Une fois l'institutrice me vit et cria en colère : « -Rutasiu (mon nom de fille) tu ne fais pas attention à moi ? »
-« Mais si ! Ai-je répondu, je peux reproduire tout ce que vous avez dit ! »
« Vous savez le dessin va ronger (manger... en original roumain) la tête !! » cria-t-elle. Elle n'eut pas raison. Le dessin allait beaucoup me servir, plus tard, quand j'ai enseigné le français.
Je ne traduisais pas en roumain les mots représentant les choses; je préférais les dessiner au tableau ou sur des cartons...

Après deux ou trois heures de cours il y avait la grande recréation. IL y avait toujours une ou deux filles qui commençaient un jeu. Des fois j'y prenais part; d'autres fois je préférais .regarder ce qu'elles faisaient.
Cette fois, je fus invitée à la ronde. C'étaient les deux filles du directeur, mes collègues qui m'ont appelée :
-« Danse avec nous SILVIA !... et j'entrai dans le jeu entre Gabriela et Maria, les filles du directeur - (je dois vous dire : leur papa, le directeur a été prisonnier en U.R-S.S. Là il avait bien appris la langue russe et ... la politique. Rentré en ROUMANIE, il avait de très bonnes recommandations de L'U.R.S.S. C'est ainsi que le camarade BURNEA- instituteur, et tzigane en ce qui concerne l'origine ethnique, devint important pour LE PARTI COMMUNISTE ROUMAIN. JE dois quand même lui pardonner cette ascension, car il avait dû souffrir en tant que prisonnier au camp russe. Son ethnie a aussi beaucoup souffert pendant la seconde guerre mondiale. Ce fut une réparation pour lui et les siens.
Je reviens... Je dansais; mes collègues de même, quand j'ai senti couler quelque chose de ma main gauche... J'ai regardé : du sang... A ma gauche c'était GABRIE… Elle serrait ma main et je l'ai priée de me laisser sortir du jeu. C'est à ce moment que j'ai vu un grand morceau de verre vert dans la main de GABY... « Nous avons joué à la marelle, » me dit-elle.

Je ne dis rien je me suis dirigée vers la classe. L'Institutrice y était. Une fille lui avait dit ce qui s'était passé, mais elle ne dit et ne fit rien. Il s'agissait de la fille cadette du directeur. Voyant qu'elle n'appelait pas le professeur de service ou la femme de service, je me suis déchaussée. L'un de mes bas blancs se transforma en pansement. IL devint tout rouge. MAIS L'INSTITUTRICE ne le voyait pas ! Enfin la cloche sonna.
Je suis rentrée chez moi. Vous pensez bien au chagrin de ma mère en me voyant...
Je lui ai raconté ce qui s'était passé; et je ne voulus pas accuser GABY...-« Je pensais que c'était un accident ».-dis-je à ma mère.
-« Et l'institutrice, qu'a-t-elle dit ? » me demanda maman.
-« Rien maman »
-« Et toi, tu n'as pas pu demander la permission de revenir à la maison ? »
-« Je n'ai pas osé maman ! » dis-je.
Puis, je me suis rappelé que... l'institutrice avait noté quelque chose dans-son carnet...
-« MAMAN, l'institutrice a écrit dans le carnet... Elle veut TE parler »...
-« C'est peut-être à cause de l'incident »... dit-elle
Le lendemain, elle se rendit à l'école .., mais l'institutrice ne lui dit mot sur l'incident.
-« Je vous ai appelée pour vous dire que les pantalons de SILVIA SONT TRES TRES USES et DELAVES ! »
Vous vous figurez… ce que ma mère a dû subir. ELLE a été humiliée .Elle n'a rien dit à mon père ; il n'avait que sa petite pension de maladie depuis quelques mois. Elle vendit un de ses derniers trésors, et m'acheta -un training (seulement le pantalon) ou un survêtement de sport pour enfants.
Tous ces grands ou petits « ennuis » auraient dû me décourager, mais heureusement pour moi, mes parents étaient MES AMIS. ILS m'encourageaient sans cesse, me disant :
-« Sois sûre, SILVIA, si tu travailles bien en classe, c'est pour TOI. TU réussiras, mais TU devras TE BATTRE ! »
Ils eurent raison. Je devais continuer et attendre un autre jour plus clair pour moi, pour d'autres...
Mais ce jour était bien loin, car… en 1956, lors de la Révolution Hongroise. appelée Contre-révolution par L'ETAT COMMUNISTE ROUMAIN... ils ont pris des mesures. ON a introduit des restrictions… ON n'a plus pu sortir dans la ville après une certaine heure et surtout pas en groupe. Les gens avaient peur. Dans les grandes villes, on arrêta même des élèves de lycée qu'on ,soupçonnai d'activité subversive. Des jeunes filles, des garçons de 15-16 ans, étaient jetés dans les prisons sans de grandes investigations; des étudiants également... Je devais donc être contente de vivre dans une petite ville de province… ayant un seul lycée.
Vers les années 1958-59 la situation sembla plus calme… J'avais des professeurs que j'aimais. ILS m'appréciaient, tel mon professeur d'histoire qui m'avait proposée au CONSEIL DES PROFESSEURS pour recevoir une bourse; mes notes, notre situation comptaient beaucoup. Grâce à mon professeur j'ai pu avoir ma première montre-bracelet… « une Pobeda -montre russe ». Puis, nous eûmes un nouveau professeur d'histoire, car il devint notre professeur principal. En bien peu de temps nous l'adorions TOUS. Si un professeur manquait, étant malade, il le remplaçait. Il nous enseignait alors la Littérature roumaine, le français, ou les maths… pour ne pas être en retard avec ces matières.
Quant au professeur de ROUMAIN, que dire ? LES CLASSES de composition devenaient magiques, surtout pour moi, car je devais lire mes créations, ou il les lisait lui-même devant mes collègues. Cela m'a donné un peu d'estime pour moi-même...
Je reviens à mon professeur principal. IL a dû me voir « léchant » la vitrine de la librairie… Qu'y avait-il de si intéressant ? Et bien, oui pour moi c'était la tentation : « le COMTE de MONTE-CRISTO » en 3 volumes d'après ALEXANDRE DUMAS…

Quelle ne fut pas ma surprise à la distribution des prix, en fin d'année scolaire ? Les 3 romans, d'après ALEXANDRE DUMAS! Je fus très émue. Je ne savais pas si « un ange » le lui avait soufflé...
Les années de lycée furent donc merveilleuses par comparaison à d'autres années, celles de l'enseignement primaire. J'aurais voulu aussi parler du professeur de latin français. Il était « Spécial ». Je lui dois mon métier comme à la première professeure de russe qui nous enseignait son objet (si haï par le peuple) en chantant, ou par des petites comptines. ELLE dessinait des objets et des êtres au tableau pour « ne pas faire appel à la traduction en roumain »...
Ce sera peut-être une autre fois...
Je croyais que mes ennuis avaient pris fin...Mais non !

J'ai passé le baccalauréat j'ai reçu de bonnes notes et je pensais déjà à la faculté que je voudrais suivre...
Mais mon dossier et ceux d'autres (fils ou filles de prêtres, de comptables -comme moi- ou d'avocats) furent refusés par les deux dames très consciencieuses du PARTI COMMUNISTE de ma ville -SIMLEU-SILVANIEI- qui avaient reçu la « grande tâche » de trier les dossiers avant leur envoi à CLUJ, ville universitaire.
J'ai perdu deux ans de ma vie, comme ça rejetée par la société communiste. Mon père m'a dit :
-« Va à l'Inspectorat de l'enseignement. Peut-être, te donnera-t-on quelques mois de travail dans une école à 1a campagne. Ton professeur de roumain y a été promu. J'ai rencontré hier sa femme, ton ancien professeur de physique, au marché où je vendais des poires... »
Le lendemain matin je me suis rendue à L'INSPECTORAT DE L'ENSEIGNEMENT de la ville. J'ai demandé une audience chez l'inspecteur de roumain. ILL m'a reçue tout de suite. Je lui ai demandé si c'était possible de travailler dans une école d'un village à proximité de la ville... IL m'a dit :
-« Revenez dans 2 semaines; peut-être nous trouverons quelque chose, SILVIA ! ». En effet, après deux semaines j'ai eu la possibilité d'enseigner dans un village à 5 kilomètres de ma ville. J'enseignais plusieurs objets, dessin artistique, technique, chimie, physique, roumain, pour avoir une chaire complète .Cela pendant quelques mois jusqu'aux vacances d'été. J'étais contente, même si je faisais... chaque jour la navette.
C'était bon de pouvoir travailler. Entre temps j'apprenais, je répétais, je ne voulais pas oublier. Je le savais, je pouvais vaincre en m'acharnant sur le travail...
Plus tard, j'ai appris l'existence de la faculté de français à l'Institut Pédagogique de BUCAREST. Je me suis préparée toute seule et mon père m'y accompagna en train… L'examen ne me parut pas très difficile, mais je craignais l'échec... Et je n'ai pas voulu regarder la liste des reçus. Ce furent mon père et son témoin de mariage qui y allèrent. En revenant ils souriaient – « Tu as été reçue », me dit en français le témoin de mes parents – « Et encore avec une bourse » compléta mon père.
Mon rêve devenait réalité...
Quelques années plus tard je complétais mes études à I'UNIVERSITÉ DE CLUJ, en FRANÇAIS ...Je voulais enseigner non seulement au gymnase, mais également au lycée. Je travaillais déjà dans une école à ORADEA, j'étais mariée, j'avais une petite fille et j'étudiais. Je passais mes examens pendant les vacances…
C'était difficile, mais la famille m'aidait, me comprenait.
Mes parents m'avaient donné une vraie leçon de résistance et de courage et c'est grâce à eux, et au travail que j'ai pu accomplir mes rêves.